

"Archéologie et érosion" : une table ronde pour la sauvegarde des sites lacustres

Autor(en): **Constandache, Monica**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **as. : Archäologie Schweiz : Mitteilungsblatt von Archäologie Schweiz = Archéologie Suisse : bulletin d'Archéologie Suisse = Archeologia Svizzera : bollettino di Archeologia Svizzera**

Band (Jahr): **28 (2005)**

Heft 1

PDF erstellt am: **03.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-21023>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**« Archéologie et érosion »
Une table ronde pour la
sauvegarde des sites
lacustres**

L'archéologie face à l'érosion: c'est autour de cette problématique brûlante qu'une table ronde internationale a réuni, fin septembre 2004, d'éminents archéologues européens à Neuchâtel. Organisée au Laténum par l'Institut de Préhistoire de l'Université de Neuchâtel, cette rencontre a fait suite à la Première rencontre internationale pour la sauvegarde des sites lacustres et palustres, tenue en 1994 à Marigny, dans le Jura français.

Sur les rives de la plupart des lacs circumalpains, en Suisse, en France et en Allemagne principalement, un phénomène nouveau a été observé depuis une vingtaine d'années: l'accélération de l'érosion des rives, qui entraîne dans son sillage la destruction des vestiges archéologiques. Lors de la rencontre de Marigny, l'on avait pris conscience de l'ampleur du phénomène et comparé les premières mesures de sauvetage réalisées dans différentes régions. Aujourd'hui, soit dix ans plus tard, la conférence de Neuchâtel était l'occasion d'un premier bilan.



Les archéologues n'ont pas été seuls à s'inquiéter de la situation: au début des années 1990, la sonnette d'alarme avait également été tirée par les groupes de protection de l'environnement. L'exemple du lac de Neuchâtel, tout particulier qu'il soit, peut être considéré comme emblématique. Fouetté par les vagues provoquées par le joran – un vent particulièrement puissant qui descend du Jura –, balayé sur toute sa longueur par des airs qui s'engouffrent le long des anticlinaux, le lac possède en outre un niveau d'eau qui s'est modifié et stabilisé suite aux corrections des eaux du Jura aux 19^e et 20^e siècles. Actuellement, il voit ainsi sa rive sud reculer de plus d'1 m par année. Et lorsqu'un gros arbre, déchaussé par le ressac, s'effondre, il arrache jusqu'à 4 à 5 m de rive d'un seul coup. Les phénomènes d'érosion sont également d'origine humaine. Les bateaux à moteur provoquent des remous importants, les chaînes des ancres, trop longues, raclent les fonds, le hersage des zones de bai-

gnade en détruit la constitution naturelle. Avec des conséquences tout aussi importantes mais plus inattendues, une construction massive entreprise sur la rive, par exemple, peut provoquer un glissement subaquatique dans le talus du lac.

Comme les écologistes, soucieux de la dégradation des sites naturels, les archéologues se sont rapidement rendu compte que ce patrimoine archéologique exceptionnellement riche, mis au jour fortuitement par l'érosion, était condamné à disparaître définitivement en l'espace de quelques années en l'absence d'une intervention efficace.

Suite à l'état des lieux dressé notamment lors de la conférence de Marigny, des programmes d'inventaires ont été lancés, qui, à leur tour, ont révélé d'autres sites en danger. Il a fallu établir des priorités et lancer des fouilles de sauvetage. Ces mesures sont néanmoins restées insuffisantes face à l'abondance des gisements. Ainsi est née l'idée de mettre à l'abri pour les générations à venir ce qui ne pouvait être fouillé

rapidement. Recouvrir pour préserver: une pratique archéologique paradoxale a vu le jour.

La communauté d'intérêts qui réunissait les milieux de protection de la nature et les archéologues est apparue d'emblée. Ce n'est donc pas par hasard qu'un consensus s'est établi dès le début autour de solutions «douces» en matière de protection: l'idée était d'entourer les sites de palissades en bois, éventuellement de renforcer celles-ci par des sacs remplis de sable, ou de couvrir les gisements par des sacs en géotextile – une matière synthétique très solide, utilisée dans la construction – remplis de gravier et

posés à la main. On misait gros, à l'époque, sur le «génie biologique» également: la roselière, en repoussant, devait protéger à la fois les sols reconstitués et les vestiges archéologiques qu'ils recouvraient.

Qu'en est-il aujourd'hui? Lors de la rencontre de Neuchâtel, force a été de constater que la réussite des ouvrages de protection n'avait pas été égale partout. Les exemples de clayonnages ployant sous le battement des vagues ou de géotextile déchiré – car il est sensible à la lumière – n'ont pas manqué. Et la maintenance des ouvrages, inspectés tous les trois ou cinq ans, s'avère trop coûteuse. Chose inattendue

encore: si, auparavant, l'avance de la roselière était souhaitée en chœur par les archéologues et les écologistes, l'unanimité s'est un peu éfritée aujourd'hui: les rhizomes des roseaux pénètrent parfois jusqu'à 30, voire 50 cm de profondeur, détruisant ainsi les vestiges qu'ils étaient censés protéger. Il semblerait même qu'ils préfèrent précisément s'entortiller autour des pieux, qui s'en trouvent en fin de course tout mités. Quoi qu'il en soit, c'est plutôt vers des solutions plus conséquentes que l'on semble se diriger pour l'avenir – du géotextile renforcé par du treillis métallique et recouvert par des galets, par exemple, pour les sites immergés.

Si, par le passé, l'archéologie a pu se développer dans le sillage d'une économie florissante – on pense aux nombreux sites en Suisse découverts le long des tracés d'autoroutes – elle doit trouver aujourd'hui de nouvelles synergies. Pour sauver ce qui peut l'être, il faudra sans doute encore davantage mettre en valeur les intérêts communs existant entre les domaines de la protection de la nature, du tourisme et de l'aménagement du territoire. Par-dessus tout, informer et sensibiliser l'opinion publique et les décideurs politiques doivent rester une priorité. La conférence, outre son intérêt scientifique, a également été un pas dans cette direction.

Les actes de la table ronde mise sur pied par l'Institut de Préhistoire de l'Université de Neuchâtel seront publiés par le Centre Jurassien du Patrimoine de Lons-le-Saulnier, probablement fin 2005.

_Monica Constandache

